

Face à la décharge, il y a ma maison. Elle surplombe les tas d'ordures qui la cernent petit à petit. C'est une décharge grise, grise comme notre bicoque qui a déteint sous un ciel azur déprimant, un terrain vague de bosses et de cratères, terne, pestilentiel. Un foutu terrain vague où atterrit la merde du monde. Tout ce que la ville vomit est amassé là, devant nos yeux. Un atout, personne ne vient dans les parages. Ou pas grand-monde. Les déclassés, les paumés, la lie du coin. Normal, l'atmosphère est irrespirable mais nous, on supporte. À force, nos poumons se sont habitués. Peuvent plus s'encrasser...

On ne porte plus un foulard sur le nez comme au début. On ne tousse même plus! Parfois, les yeux piquent. Quand le vent est au sud, on ferme les fenêtres. Il fait chaud dans la maison mais la chaleur, on connaît. C'était la même chose dans mon pays quand j'étais petite. C'est ma tante Zohra qui le dit, car je ne me rappelle pas. La Libye, non, pas le moindre souvenir ou à peine.... Pourtant, il n'y a pas si longtemps mais la mémoire est sélective. La mienne oublie le pire.

Couverture : ©Depositphotos Inc./photosky  
Droit licence : № 33216507

© GUNTEN, 2019  
<http://www.editionsgunten.com>  
ISBN : 978-2-36682-215-1

«Lybie», c'est un mot pour moi et une tache marron sur ma mappemonde qui ne tourne plus. Je suis bloquée ici définitivement. La Libye, ce n'est rien de plus. Un miroir aux alouettes que Zohra me colle sous le nez quand elle déprime. Et pour les gens d'ici, c'est un pays arabe, comme un crachat à la surface de la Terre ! Je voudrais y aller mais... mes parents y sont encore. Des athées, tes parents, dit Zohra en haussant les épaules. C'est ce qu'elle affirme mais je ne la crois pas vraiment. Et c'est quoi un athée ? Un type qui ne s'agenouille pas, un qui ne se tourne pas vers La Mecque, un qui n'ânonne pas des sourates ? C'est ça ? Moi, je crois que c'est un type libre. Chacun ses idées... Les miennes restent libres. Zohra ne comprend pas.

Les mots de ma tante sont toujours fuyants, des chevrottements, quand elle parle de mes parents. Ses mots sont incertains, bancals. Elle hésite. Sa voix tremble puis se raffermi soudainement comme si elle faisait un effort pour me cacher quelque chose. J'ai 16 ans et je ne suis pas dupe. Je sens la peur dans sa voix. Une de ces peurs irraisonnées, étouffante, impalpable. Comme une descente dans le noir. Quelle importance... Mes parents m'ont lâchée. Je m'en souviens à peine. J'étais petite et ils ne sont plus que des ombres. Des ombres sans intérêt !

Zohra, elle ronchonne toujours. À cause des poussières de la décharge. Faut dire qu'elle est femme de ménage dans un collège. Alors, la poussière, c'est sa vie. Ça la fait rire quand on lui dit qu'elle deviendra poussière. C'est déjà fait. Toute sa vie n'est que poussière. Surtout dans le regard des gens. Ici, nous ne sommes que des sco-

ries. Ici, ils ne voient pas des êtres humains mais une couleur de peau. Une couleur bistre ou marron foncé, le teint des immigrés. Une femme de ménage arabe vaut moins que le tas de détritiques qu'elle pousse devant elle. Ils sont si nombreux à le penser. Trop nombreux ! Ils l'aiment leur fantasme, ils le bichonnent. Alors, Zohra ronchonne encore. Elle résiste comme ça. C'est une résistance de pauvre. C'est une résistance timorée. Elle ne veut pas retourner au camp, Zohra. Elle veut oublier la promiscuité, le désespoir. Oublier les gens qui ont échoué avec elle dans ce cul-de-sac et s'infiltrer dans un monde qui la rejette avec véhémence, voilà ce qu'elle désire. Elle veut trouver un trou de souris pour s'insinuer et s'intégrer. S'intégrer, le grand mot !

Zohra, elle a droit à son bout de peau blanche. Pour ça, elle doit se fondre dans le paysage et s'accrocher à son travail. Prendre leurs tics et disparaître jusqu'à n'être plus qu'une ombre. Oui, un fantôme. Un fantôme, c'est blanc, non ? Alors, Zohra s'échine à frotter le carrelage, à faire étinceler les bureaux, à cirer les parquets. Elle frotte jusqu'à l'épuisement. Ah, si elle pouvait frotter sa peau avec la même énergie... La décaper à l'eau de Javel. Elle serait comme eux, eux qui la regardent avec pitié. Le pire des regards. Le plus hypocrite. Ce regard qui vous assigne une place définitive au bas de l'échelle, ce regard qui ne peut séparer Zohra des poubelles qu'elle sort consciencieusement. Zohra est devenue poubelle, Zohra est devenue balai de chiottes, Zohra est devenue serpillière. Ils ne voient que ça. Et cette imbécile qui leur sourit. Son sourire, c'est de la mendicité, de la veulerie. Je

la déteste quand elle sourit à ces salauds. Elle serait capable de serrer dans ses bras cette racaille qui l'ignore. Oui, cette racaille malgré leurs fringues, leurs bagnoles, leurs bonnes manières... Tout ça, à cause de sa peau trop noire. Ma tante est faible. Moi, non. Ils ne m'auront pas.

-2-

J'aime notre maison. C'est une mesure mais une mesure qui a du style. Un taudis qui se respecte, cette vieille bicoque qui a longtemps été l'unique demeure des lézards et des fourmis. Une sorte de rafiot abandonné après une tempête, oublié par les hommes et le temps. Ce fut ma première impression. Une impression un peu dédaigneuse. Pourtant, l'avais-je vraiment regardée à notre arrivée? Avais-je vu son jardin délaissé, les marches ébréchées du perron, les murs qui s'effritent?

Elle appartenait à un médecin de Marseille qui venait s'y reposer avec sa famille, il y a très longtemps. Y régnait jadis la paix des bourgeois, le bonheur des pedzouilles. Bienvenue dans l'étouffoir...

Une maison avec des pièces immenses et de hautes fenêtres. Avec des carpettes moisies qui dorment sur un lit de poussières. Une de ces bâtisses où le propriétaire vous attend sur le perron en marbre, entouré d'une volée d'enfants. Le marbre, du vrai de Carrare, a disparu. Des brocanteurs l'ont volé et revendu. Il n'en reste que des éclats